

Cologne, notes sur la rive aveugle

Boris Sieverts

Le Schäl Sick (littéralement « la rive aveugle ») est une région de la périphérie de Cologne située sur la rive droite du Rhin. Boris Sieverts l'a souvent parcourue – seul, mais surtout comme guide des randonnées pédestres qu'organise dans les marges des villes son agence de voyages urbains. Le récit qu'il livre de cette épreuve de la périphérie consigne avec minutie les situations et les rencontres, analyse les sensations qu'elles font naître et tente de formuler le projet qui sous-tend ses excursions dans ce type de territoire, celui d'une « densification poétique » du monde. Ce texte a été publié en allemand dans le numéro 1 de la revue Site. Il est illustré par l'auteur.

Des moutons ont franchi la clôture électrique et se sont éparpillés sur le parking d'IBM. Des pilotes venus du champ de vol à voile tout proche cherchent le numéro de portable du berger. Il ne peut être bien loin car la clôture électrique a été replacée à la hâte. Elle est posée le long d'un terrain destiné à l'extension du cimetière. À force de piétiner, les moutons y ont tracé d'étranges cercles qui font penser à des empreintes d'ovni. Les pilotes d'à côté pourraient expliquer de quoi il s'agit. Pour peu qu'on leur demande.

Plus au sud de ce terrain, il y a des cratères. On y a déchargé des choses : des plantes fanées du cimetière, ou bien des décombres de la guerre. Des jeunes se sont construit leurs appartements privés dans ces cratères. Mais je ne vois personne. Juste à côté c'est le cimetière, puis une cité, et plus loin des pépinières, mais là aussi il faut y regarder à deux fois. Après les pépinières, on traverse un terrain de sport pour arriver à une ancienne gravière asséchée dont le

Boris Sieverts a étudié les arts à Düsseldorf. Il a été berger en France puis a collaboré avec plusieurs agences d'architecture en Allemagne avant de fonder en 1997 à Cologne, où il vit, le «Büro für Städtereisen».



Un groupe de randonneurs escalade une décharge, Cologne, Quartier de Poll, 1998.

sol est tapissé de végétation. Elle n'est comblée que par endroits si bien que des niveaux et des sols différents y apparaissent, sur lesquels des plantes ont poussé de manière hétérogène pour créer des espaces plus ou moins continus, des murailles impénétrables. C'est une architecture complexe et sa reconstitution serait malaisée. Bien que mon chemin, le plus court et le plus viable possible, soit toujours le même, des milliers d'autres s'esquissent à ma droite et à ma gauche – j'ai du moins l'impression qu'il doit y avoir sur ce terrain un nombre presque infini de pistes que je ne connaîtrai jamais, et même si je voulais les connaître, il me faudrait des semaines entières pour les explorer. Je me hisse au sommet de la fosse.

Le berger doit connaître chacun de ces méandres; quant à moi, je les découvre. Je ne sais pas s'ils signifient également quelque chose pour lui. Sans doute, mais il ne m'en dirait probablement rien. Les enfants des environs connaissent certainement la fosse comme leur poche, et il leur est interdit d'y jouer. Mais seuls les plus sages respectent cette interdiction. Je tombe partout sur leurs traces. Je me demande si je ne ferais pas mieux de revenir sur mes pas et de retourner dans

la fosse. Souvent je pense avoir choisi intuitivement le meilleur chemin, pour me rendre compte ensuite que je n'ai pas pénétré les endroits les plus beaux. Je décide de faire une exception et retourne dans la fosse.

LIMITES

À la tombée de la nuit, ou mieux, lorsque la nuit est déjà tombée, il serait agréable de pouvoir entrer dans la première maison éclairée.

Le nord de la ville est plus âpre que l'est, occupé par les forêts. Le nord et l'ouest ne bénéficient pas de leur protection. Ici, ça souffle. J'ai un faible pour ces endroits. Lorsque quelqu'un surgit, on l'identifie facilement. À l'est aussi, on trouve ce genre de lieux, mais on sait toujours que la forêt est proche. Aux endroits où ça souffle, des kiosques¹ s'installent. Ce qui n'est pas le cas dans le centre-ville.

Au nord et à l'ouest, les espaces intermédiaires existent vraiment car ici, et au-delà, les champs menacent. Le champ, ce paysage agricole vide, représente la fin de l'expérience spatiale car il n'est constitué que de surfaces homogènes. Pour construire un espace à partir du champ, il faudrait prendre le ciel pour limite; cet espace deviendrait alors menaçant car il ne laisserait aucune issue. Je cherche à éviter ces lieux, aussi impitoyables que les grandes prairies des zones vertes qui bordent les villes, au pourtour limité par d'épaisses bordures d'arbres.

Sur ma carte, je vois un petit triangle de terrain qu'on a laissé en blanc.

LE BOUCHER

« Ce matin, on était au ranch à poneys, et après on ira encore jouer au bowling », dit la fille sur le circuit de kart par ce lundi de Pâques. À Poll, il y a un homme qui rachète des chevaux à l'abattoir de Hagen et leur accorde chez lui une dernière grâce. Il les garde sur un bout de pré qu'il loue avec l'argent de son aide sociale. En plus des chevaux, des poneys et un bélier sont là à brouter, et évidemment tout un tas de chiens qui couchent dans de vieilles caravanes. Autrefois, l'homme était boucher. Il passe toutes ses journées sur ce terrain mais va dormir à Kalk. Bien qu'il semble ne jamais se laver, ne manger que des conserves et ne se désaltérer qu'avec des boissons alcoolisées, on retrouve sur son terrain, par tous les temps – du moins chaque fois que j'y suis allé – des jeunes filles du quartier bourgeois voisin qui ont l'âge où l'on se passionne pour les chevaux. L'homme occupe ce terrain depuis trois ans. Auparavant il tenait déjà à quelques pas d'ici un refuge du même genre – un « abri pour les bêtes », comme il l'appelle. Il a dû l'abandonner parce que des membres de la SPA l'ont battu à plusieurs reprises et ont incendié sa cabane. L'homme suppose que le refuge officiel avait répandu la rumeur qu'il vendait ses animaux à des laboratoires. C'est du moins ce qu'il me raconte, et je n'ai pas de raison de ne pas le croire.

WESTERN

Un homme, une femme et leurs enfants vivent dans un ranch à poneys, en fait une petite hutte comme celles qu'on voit dans les westerns. Ils possèdent aussi un bar qui de l'extérieur ressemble à un saloon et dont l'intérieur fait penser, par son étroitesse et sa décoration, à un wagon démonté.

Sur un bout de pré, devant les ruines d'un ancien fort militaire prussien, les Huns donnent une représentation.

Au nord, sous le pont de Mülheim, un sans-abri a construit son trois pièces. À intervalles de trois à cinq mètres se trouvent : un foyer et un tas de bois près de la niche du chien, puis une table avec quelques chaises et un buffet, et, contre l'autre mur, un vélo avec sa remorque à côté du sofa, puis une commode, et enfin sa tente. Le pont a sur cette rive trois accès qui forment deux passages. L'homme s'est choisi celui de derrière, celui que les piétons n'empruntent pas.

Sur les bords d'un lac artificiel², dont le niveau est si bas que les deux cygnes qui s'y promènent doivent prendre garde à ne pas s'échouer sur les galets, s'étend une sorte de lotissement. Des toits à très faible pente, posés sur des murs extrêmement bas, forment ces maisons pour lesquelles aucun permis de construire n'a jamais été déposé. Ce « lotissement », habité par des familles nombreuses aux revenus très faibles voire inexistantes, a été construit au cours des cinquante dernières années. Dans l'urgence provoquée par la pénurie de logements après la guerre, ces familles, qui n'avaient trouvé aucune habitation en ville, ou de trop petites, ont commencé à louer des terrains à des fermiers pour y construire leurs cabanes. Puis une entreprise de construction a racheté le terrain et l'a transformé en sablière. Elle a repris les contrats de location, les a reconduits et en a même créé de nouveaux, si bien qu'avec le temps le nombre de ces maisonnettes, dont la petite taille s'explique par la dispense de demande de permis de construire consentie aux constructions ne dépassant pas une certaine hauteur, a fini par augmenter fortement. Les administrations ignorent le lotissement et les habitants sont livrés à eux-mêmes. En hiver, ils maudissent le froid et ces maisons difficiles à chauffer ; mais aucun d'entre eux n'en voudrait changer, car en été, la vie là-bas est un paradis. Le lac n'intéresse pratiquement pas les adultes mais les enfants y apprennent à nager. Les environs montrent tout un échantillonnage d'espaces verts et de terrains vagues : prés, gravière, gravière comblée, cimetière, jardins ouvriers, bosquets, remblais ferroviaires, gare de triage. Pour un terrain de 400 m² avec une maison basse, un garage, un jardin et une maison à part pour le fils de seize ans, le père paie un loyer de 600 marks par mois. La maison qu'il a construite lui-même est sa propriété, le terrain appartient à l'entreprise de construction et le contrat de location a été signé à l'époque où il appartenait encore au fermier. L'entreprise, bien connue en ville, aurait décuplé le prix du loyer lorsqu'elle est devenue propriétaire du terrain, dit-on.

LA GRANDE MARMITE

Je marche dans le centre-ville et tente de penser, ou plutôt d'halluciner – c'est comme lorsque, la nuit tombée, on se rappelle la journée qui vient de passer, lorsque les événements qui l'ont composée et qui se détachent d'elle sont si espacés qu'elle paraît presque inconsistante. Une journée à la densité événementielle très faible, mais dont le fond est pourtant très dense : peut-être est-ce la meilleure description de l'espèce de consistance propre aux périphéries, un arrière-plan dense dans lequel les événements – géographiques et humains – sont si distants les uns des autres que l'espace médiateur prend de l'importance sans que les événements eux-mêmes soient nivelés par cette trop grande densité (du reste cette plaine, cette surface, devient elle-même un plan fondateur).

Une faible épaisseur événementielle active la mémoire et la faculté de projection. Le déplacement sur un sol dense, fait de petites irrégularités, est particulièrement fatigant, c'est pourquoi l'on se sent si épuisé à la fin d'une telle journée. Et pourtant le cerveau continue de marcher avec cette intensité que permet encore l'épuisement, comme s'il avait un vide à remplir, et les pensées filent ; même si elles sont raréfiées, dispersées, elles filent et continuent de filer jusqu'à ce que l'écart se soit tout à fait résorbé et que le cerveau soit devenu aussi vide que l'extérieur.

Curieusement, de petites stimulations suffisent pour faire de ce vide un plein, un plein qui apparaît chaque fois de manière inopinée et qui, pour peu qu'on prenne le temps et qu'on mobilise la concentration nécessaire pour le com-



primer ou en extraire quelque chose, transforme notre manière de voir et de penser. Ces stimulations apparaissent dès que, quittant un environnement non aménagé, l'on pénètre à nouveau dans un environnement aménagé. Ça commence par une sensation corporelle que l'on essaie de s'expliquer. Entre l'explication et la sensation corporelle persiste toujours un reste, qui tient plutôt de la sensation. On fait pour ainsi dire une copie de la partie qu'on a comprise, on la range dans un de ces dossiers qui permettent d'argumenter et de continuer à penser, et on laisse tout le reste s'enfoncer dans la grande marmite en espérant qu'une autre conjonction, peut-être plus complète, plus finie, en fera sortir quelque chose, dont on pourra de nouveau faire une copie pour la ranger dans un de ces dossiers qui permettent d'argumenter et de continuer à penser, et laisser le reste s'enfoncer de nouveau dans la grande marmite, et ainsi de suite. Revenir d'«espaces absents» après y avoir longtemps séjourné a un effet clarificateur, car c'est d'abord en venant d'espaces absents qu'on est capable d'identifier les conditions de la culture.

FLASH-BACK

Des moutons ont franchi la clôture électrique et se sont éparpillés sur le parking d'IBM. Des pilotes venus du champ de vol à voile tout proche cherchent le numéro de portable du berger. Les moutons ont formé plusieurs cercles étranges dans le terrain en le piétinant. Peut-être quelqu'un finira-t-il par les prendre pour des traces d'ovni. Les pilotes de vol à voile expliqueraient de quoi il s'agit.



Bosquet au bord de l'autoroute dans le quartier de Müngersdorf, Cologne, 1997.

Si on prenait la peine de le leur demander. Le berger ne peut pas être bien loin, car la clôture électrique a été vaguement remise en place. Plus au sud, il y a des cratères. On y a déchargé des choses : des plantes fanées du cimetière, ou bien des décombres de la guerre. Après le cimetière viennent d'abord une cité puis, plus loin, quelques pépinières qui ne tournent qu'à moitié car la condamnation de la rue de Venlo, sur laquelle les travaux ont déjà commencé un peu plus haut, aura bientôt des conséquences sur leurs terres. La tranchée entamée, reconnaissable aux surfaces déboisées, ressemble à une magnifique avenue de friches que l'on peut désormais suivre jusqu'à Bocklemünd. Comme elle est par ailleurs jonchée de restes de plantations provenant des pépinières, sa perspective offre un spectacle inédit; je prends une photo pour ne pas l'oublier.

Si l'on passe au travers des lignes habituelles, l'expérience de la ville peut devenir soit aventureuse, soit simplement très variée, parfois idyllique (lorsqu'elle est composée de plusieurs petites brisures), et parfois dure; la densification de l'atmosphère qui se forme là me paraît plus passionnante que la densification de l'espace. Si l'on reste sur les voies de circulation principales, cette densification de l'atmosphère ne prend pas; les séquences sont toujours les mêmes, elles sont trop indifférenciées; en d'autres termes, la structure n'est pas assez complexe pour offrir un ersatz d'image construite. Au contraire, une structure réellement complexe a, comme environnement à vivre, plus de valeur qu'une image construite car elle ne propose, n'offre, ou même n'impose aucune interprétation; elle ne se transforme en espace signifiant qu'à partir d'expériences, d'histoires et d'associations. Le plus souvent, ce processus n'advient que si l'on séjourne souvent ou longtemps dans cet espace. Cette forme de ville est très économique car elle ne doit satisfaire que celui qu'elle concerne, qui en profite directement.

Au cours de ces vingt dernières années, des artistes et des photographes – surtout des photographes – ont tenté de fixer par l'image cette conception, qui est une conception mentale, et de la rendre visible aux autres. C'est une tâche délicate que de « fixer » une expérience donnée à l'aide d'un médium comme la photographie. C'est aussi une tâche méritoire, car les images créent des clichés qui peuvent eux-mêmes déclencher de nouvelles chaînes de souvenirs. Ainsi les images volées participent-elles à la densification mentale, qui tente à son tour de s'illustrer en nouvelles images, etc. J'expérimente d'autres aspects de cette conception mentale en séjournant dans ces lieux et en étudiant leur histoire, c'est-à-dire en discutant, en lisant, et en étudiant les cartes. Avec l'étude des cartes et la lecture, j'exploite deux registres qui ne sont pas utilisés par la plupart de ceux qui réalisent habituellement ce genre de travail. Mes notes, mes propres photographies, la recherche systématique de témoignages liés à des activités identiques aux miennes, et ainsi de suite, me révèlent l'importance gran-

dissante du jeu fécond entre cliché et réalité. Je considère cela comme une avancée prospective que je tente de transmettre. Je cherche à étendre à l'échelle du paysage l'expérience de voisinage que chacun fait au quotidien.

SUR LA ROUTE POSTALE

L'ancienne route postale de Deutz, qui était autrefois un lien important entre Königsforst, Deutz et Mülheim, a été depuis longtemps remplacée par des autoroutes et des voies rapides. Pratiquement dépourvue de toute circulation, elle traverse aujourd'hui l'un des plus denses paysages suburbains de Cologne. Joyaux paysagers et enclaves habitées s'alignent sur son parcours comme un double rang de perles sur un collier. Sur quatre kilomètres à peine, elle est bordée par les lacs de cinq anciennes gravières, plus trois autres déjà comblés. Une usine de goudron s'est établie au bord de l'un de ces lacs artificiels ; le second a été comblé tout récemment, juste au-dessus du niveau de la nappe phréatique, si bien que la mince couche de terre en surface est constamment détrempée et que rien n'y pousse. La troisième gravière est comblée depuis vingt-cinq ans déjà. C'était la plus grande des trois ; lorsque l'exploitation prit fin, elle fut utilisée comme décharge par la KHD, la société Klöckner Humboldt Deutz, qui y jetait surtout du mâchefer. Par la suite, on exigea de la KHD qu'elle recouvre sa couche de déchets d'une épaisseur de deux à trois mètres d'eau, pour empêcher les substances toxiques contenues dans le mâchefer de se mêler à la nappe phréatique. La KHD refusa, et rien n'a été fait.



Étang au fond d'une carrière partiellement comblée,
Cologne, quartier de Ossendorf, 1998.



L'ancienne cité des sans abri sur
Alter Deutzer Postweg,
Cologne, Quartier de Vingst, 1998.

Plus loin, on trouve une petite cité formée de maisonnettes alignées sur huit courtes rangées. C'étaient à l'origine des casernes appartenant aux Belges, construites près de leur champ de tir. Mais ils décidèrent finalement de s'installer ailleurs et la municipalité de Cologne reprit les bâtiments pour y loger des sans abri. Ces familles de huit à douze enfants devaient sûrement y être à l'étroit. En 1989, les maisons furent entièrement rénovées et leur surpeuplement diminua progressivement. Une femme, qui vivait autrefois avec le reste de sa famille dans un immeuble de Vingst qu'elle n'aimait pas du tout, cessa de payer son loyer jusqu'à en être expulsée, espérant obtenir, puisque sa famille était désormais sans-abri, une maisonnette sur la route postale de Deutz – et elle l'obtint. La cité est fermée hermétiquement sur trois côtés par des jardins ouvriers, sur le quatrième par une forêt que l'ancienne route postale traverse. Les enfants passent par la forêt pour aller à l'école d'Ostheim qui reste le principal point de référence, malgré la proximité du centre de Vingst. C'est qu'à Ostheim, un grand lotissement de maisons individuelles qui se trouve juste de l'autre côté de la forêt constitue la zone habitée la plus proche.

LES BAMBOULAS

Les riverains ont surnommé « cité des Bamboulas » le petit lotissement pour familles nombreuses aménagé sur la route postale de Deutz – j'ignore pourquoi. Peut-être parce que ceux qui y vivent sont un peu « bamboula³ ». Cette cité isolée ressemble à un hameau. Au milieu de ses huit courtes rangées de maisonnettes, toutes parallèles, court un chemin viabilisé qui traverse la forêt et mène à la route postale de Deutz. De part et d'autre de l'embouchure de ce chemin, des parkings sont réservés aux deux colonies de jardins de banlieue, qui entourent la cité sur trois côtés. Les habitants de la cité ne peuvent pas profiter de ces jardins. Les maisonnettes, qui ont une superficie de 70 à 80 m², possèdent leurs propres jardins. Devant, sur le chemin viabilisé, on voit des caissons carrés, peu profonds, où se trouvaient autrefois les toilettes et les douches. Il y a huit ans, la municipalité de Cologne a entièrement rénové la cité et fait installer des salles de bains à l'intérieur des maisonnettes. Depuis, les caissons servent de remises. On y stocke principalement du bois, car les habitants se chauffent au bois – ce qui est logique puisqu'ils vivent au milieu d'une forêt. Je parlais récemment à une femme qui a emménagé ici avec ses parents quand elle avait sept ans et qui y a grandi. À sa majorité, elle a déménagé six mois à Ostheim avec son futur mari, mais ils sont revenus dans la cité et ils y ont obtenu un appartement, à moins que ce ne soit une chambre, je n'ai pas bien compris. Elle a donc passé ici la quasi-totalité de son existence. Elle est fière que son mari ne

vienne pas de la cité. Je lui demande d'où il vient, elle sourit et dit : « D'Ostheim. » Elle et son mari ne pouvaient plus payer leur loyer depuis huit mois et ils ont dû, il y a six mois, aller vivre à l'autre bout de la ville, rue d'Escher, où il y a aussi des HLM. La femme revient maintenant chaque week-end avec son mari à la salle commune voir leurs anciens amis, jouer au billard et boire pas mal de bières. Elle est triste à mourir de ne plus pouvoir vivre ici et dit qu'elle aimerait être enterrée à la Schäl Sick⁴.

La cité tient beaucoup du village, par la manière qu'ont les gens d'y vivre ensemble. Ils se réconfortent mutuellement dans leur sous-développement et, en cas de nécessité, font preuve de solidarité. Ils ont peu de contacts avec les propriétaires des petits jardins de banlieue. J'ai l'impression que ces derniers considèrent les habitants de la cité comme des clodos, et qu'ils font tout pour les éviter. Ces propriétaires de jardins possèdent l'une des dernières salles communes, qui sert aussi de bistrot. Mais les habitants de la cité ont leur propre salle, un bar tenu par un couple qui vit ici, où l'on peut jouer au billard. Cette pièce, que l'on appelle la piécette, est ouverte les vendredi, samedi et dimanche de dix heures du matin à cinq heures de l'après-midi. Beaucoup des habitants y passent le plus clair de leur temps ; la plupart jouent au billard et boivent bière sur bière. Ici, les règles du jeu sont inversées : le perdant paie la tournée mais continue à jouer.

ROUTE POSTALE 2

Autrefois, l'ancienne route postale de Deutz croisait par deux fois, entre Königfort et Mülheim, la frontière douanière qui séparait le territoire princier de Cologne et le comté de Berg. En effet, le territoire princier s'enfonçait profondément dans celui du comté, ce qui poussa les comtes de Berg, au XVII^e siècle, à construire l'actuelle route de Francfort, laquelle croise la route postale de Deutz à peu près à l'emplacement d'un des anciens postes de douane. De là, on continue en ligne droite le long de la route de Francfort jusqu'à l'intérieur de Mülheim. La courbe particulière de la route postale de Deutz signale son caractère historique. Son dernier tronçon, avant Heumar, a été coupé par l'autoroute, et relié à la rue de Porz qui enjambe l'autoroute quelques centaines de mètres plus loin. Lorsque l'on vient de l'intérieur de la ville, cette liaison, ou plutôt cette limite, est très soudaine.

La route postale de Deutz est devenue pratiquement inutile. Sur quatre kilomètres, rien d'autre que la cité des Bamboulas, les deux colonies de jardins, un champ de tir pour sportifs à l'emplacement des anciens stands de tir belges, l'usine de préparation de goudron, un Etap-hôtel, deux associations de pêcheurs et trois maisons isolées. Le terrain, à droite quand on regarde la ville, est plus bas que la route. Il était autrefois inondé par les crues d'un affluent du Rhin,



Ruelle dans de quartier de Niehl,
Cologne, 1998.

comme presque toute la rive droite de Cologne, modelée par les affaissements que provoquaient ces inondations régulières.

Le dernier tronçon de la route postale de Deutz, entre la route de Francfort et Heumar, conduit à trois maisons construites sur une ancienne gravière. Ici, entre la Première et la Seconde Guerre mondiale, le terrain n'était exploité qu'au-dessus de la nappe phréatique, comme il était d'usage à l'époque, car on ne savait pas encore extraire le gravier dans l'eau. C'est seulement à la suite de la Seconde Guerre mondiale que l'on se mit à exploiter la gravière au-dessous de ce niveau. On peut reconstruire mentalement l'emplacement des anciens bras du Rhin en suivant la chaîne de gravières et de sablières sur ses berges.

Il est vrai que le bassin du fleuve gît, dans toute la Rhénanie, sous plusieurs couches de glaise et de sable de l'époque préhistorique, quand le Rhin n'avait pas encore de lit précis et coulait telle une énorme inondation à travers le pays; mais les couches de sable les plus importantes, recouvertes par les couches sédimentaires plus fines, se trouvent justement sur le tracé de ces anciens bras.

Les trois maisons servaient autrefois de bureaux aux entreprises qui produisaient du gravier ou du béton. Je rencontre un homme qui est né ici et qui vit avec sa femme et ses parents dans une de ces maisons. Il sait presque tout de l'ancienne route postale de Deutz. Il connaît aussi la plupart des endroits similaires à Cologne. Jusqu'à la tombée de la nuit, nous parlons du sentier des genêts à Weidenpesch, du buisson de Nüssenberg, de l'ancien plan du périphérique sur la rive droite et de ses tronçons déjà construits, qui font désormais figure de ruines tant leur ampleur est démesurée au regard des rares voitures qui y circulent. Je dois le quitter car il fait nuit. Je fais encore un tour dans la pénombre. Derrière une ancienne usine, la route postale de Deutz croise la rue de Porz et finit là. De l'autre côté de cette rue commence un quartier habité. Je reviens sur mes pas. Trois kilomètres de chemin en terre battue et j'arrive à Vingst. Ce qui subsiste de l'ancien village est envahi par des bâtiments modernes qui ignorent l'ancien tracé de la route, ce qui occasionne des trouées, des brèches laissées en l'état, des interruptions dans le tracé des trottoirs, des passages qui rendent la situation complexe. Bel endroit pour un kiosque.

DENSIFICATION POÉTIQUE

Dans le système de repères que je tente de construire avec mes randonnées, les autoroutes, les gravières, les sablières et les zones industrielles représentent l'équivalent des rues de traverse, des bâtiments et des tours que remarque plus volontiers le randonneur urbain ordinaire. Je vois dans le caractère sauvage (*Wildheit*) du patchwork colonais sa plus grande force. Entreprendre de s'en

faire le guide a quelque chose de paradoxal. Cependant, les territoires que je parcours sont si complexes, si inextricables qu'ils supportent ce paradoxe. Avec mes randonnées, je cherche à leur donner une densité poétique (*verdichten*)⁵. Je comprime, condense mon monde, et je le compose comme on composerait un poème. Condenser c'est s'efforcer de faire advenir quelque chose à partir du Grand Rien, en grattant suffisamment le fond et en le comprimant fortement. Je donne une densité poétique à la périphérie colonaise et transforme sa perception habituelle. Cette perception naît grâce à un cheminement très sélectif. Bien que je mette des mois pour le baliser, mon chemin à travers ce territoire est en fait moins sélectif que les autres chemins quotidiens. Je prends des éléments représentatifs et je les compose de manière à peu près représentative pour peindre une image. Cette image peut être perçue comme un objet autonome ou comme la somme de ses parties, au choix. Les deux me conviennent. Elle n'est pas là pour définir, mais pour mettre au jour des relations.

Je ne passe pas par les « entre-deux ». Pour parler d'entre-deux, il faudrait déjà définir ce que sont les espaces proprement dits, ce que je ne fais pas. J'opère un choix qui n'a pas trait à la vérité intrinsèque des objets, mais à leur succession. Je tente de laisser les espaces se succéder les uns aux autres pour qu'ils prennent le caractère d'apparitions. Cela signifie que le choix d'un autre passage que celui que j'ai arbitrairement désigné entraîne une nouvelle suite, et donc une nouvelle décision. Potentiellement, n'importe quel lieu peut être impliqué dans cette suite.

SAUVAGE, CULTIVÉ, PUBLIC

Dans les périphéries que je parcours, le sauvage – au sens de phénomène sans projet, que personne ne s'est approprié – se trouve toujours juxtaposé au préconçu et à l'approprié. La notion traditionnelle de paysage désigne un territoire qui entretient une relation particulière avec la nature et l'intervention humaine. On peut considérer ainsi les lieux périphériques. La part de facture humaine y est plus grande que dans le paysage au sens traditionnel, mais l'ensemble n'en possède pas la lisibilité, et la nature y est souvent extrêmement sauvage. Mais au bout du compte, on a là un objet dont la situation est relativement identique à celle du paysage traditionnel. Les derniers espaces sauvages de nos latitudes sont dispersés dans ce paysage. Ce sont aussi bien des terrains vagues que des parkings d'entreprises. Mon attention se concentre sur eux, car il s'exprime là quelque chose de particulièrement fort, qui vaut d'ailleurs pour l'ensemble de la périphérie, à savoir l'absence de forme préconçue et d'appropriation.



Vues sur le parking du supermarché "Plus" et sur le Ringstraße depuis un immeuble situé près du Niehler Kirchweg, Cologne, quartier de Weidenpesch, 1998.

Les cités construites pour les militaires belges sont de toutes mes préférées. Elle n'ont pas de clôtures et leurs réseaux viaires sont très lâches. Ils sont remplacés par des chemins de terre battue parfois très larges. Ces chemins sont apparus partout où le réseau routier officiel ne reliait pas directement deux points donnés. Ils empruntent toujours la ligne la plus courte et passent parfois à ras des fenêtres des rez-de-chaussée. Dans les cités belges, ces rues sont aussi évidentes et acceptées que des voies de circulation stables, et il ne viendrait à l'esprit de personne de cesser de les emprunter. Les prés sur lesquels ont été construits les blocs d'habitation des cités belges appartiennent à la communauté. Ce qui signifie qu'ils sont sollicités de différentes manières et que la nature de leur sol diffère souvent selon l'utilisation. Dressé sur l'une de ces surfaces apparaît soudain un bloc de maisonnettes. Médiocrement construit par rapport aux normes allemandes, posé là sur le pré, on dirait une apparition. Toute transition entre l'espace privé du bloc de maisonnettes et la surface absolument publique sur laquelle il se trouve anéantirait cette aura.

CARTE

Je peux passer des heures, assis devant les soixante-trois volets dépliés de ma carte au 1/500^e de Cologne, à refaire mentalement ces parcours. La carte va de Weiden à Brück et de Longerich à Raderthal. Les murs de ma pièce sont malheureusement trop petits pour me permettre de la déployer plus au nord et au sud. Par la baie vitrée de ma chambre, du haut des douze étages, je jette un regard vers l'est. Le panorama est diffus, peu spectaculaire. C'est seulement par temps clair que l'on parvient à voir au loin les Sept Montagnes et le Bergisches Land, et lorsqu'on y parvient, on distingue la moindre de leurs prairies. Par-delà la forêt de Gremberger, une nouvelle zone industrielle est en cours de construction. Les nouveaux entrepôts métalliques trapézoïdaux émergent hauts et droits au-dessus de la cime des arbres. Pour l'instant, les travaux traînent en longueur. Les gérants de l'Etap-hôtel de la route postale de Deutz, où nous avons passé la nuit lors de la randonnée de septembre, se plaignent de la lenteur de leur progression. L'hôtel est solitaire, comme un gîte au bord d'un sentier de montagne – ce qui, lorsque nous y sommes arrivés au beau milieu de la nuit, il y a quelque temps, lui donnait un aspect accueillant qui fait défaut au bâtiment lui-même. Le lendemain matin, des brouillards épais avaient envahi jusqu'à l'horizon, ne laissant émerger que quelques groupes d'arbres et des buissons isolés. À ce spectacle, à cause de la désorientation due à notre marche en zigzag et à notre pérégrination dans l'obscurité pendant la dernière demi-heure de la veille, nous avons cru être arrivés dans un lieu éloigné de tout.

B. S. (Traduit de l'allemand par Emmanuel Mir.)



NOTES

1. Dans la région rhénane, les kiosques sont des boutiques rudimentaires qui, à des heures d'ouverture marginales, proposent l'essentiel à une clientèle populaire : journaux, cigarettes, alcool...

2. *Baggersee* : il s'agit en l'occurrence d'une ancienne gravière ou sablière qui a été abandonnée et remplie d'eau.

3. N. D. T. : *Mau-mausiedlung*, du nom de la peuplade révoltée du sud du Kenya.

4. *Schäl Sick, Blinde Seite*, c'est-à-dire la « rive aveugle ».

5. N. D. T. : L'auteur joue de l'ambiguïté entre densifier et poétiser (*dicht*, dense et *Dichtung*, poésie) contenue dans le verbe *verdichten* qu'il utilise.

Vue aérienne du Alter Deutzer Postweg, 1998.